# Les limites du Mental

A LA suite de questions posées par quelques-uns de nos lecteurs, nous croyons nécessaire de revenir sur un point que nous avons cependant traité souvent déjà au cours de nos ouvrages : l'insuffisance du mental à l'égard de toute connaissance d'ordre proprement métaphysique et initiatique. Nous sommes obligé d'employer ce terme de « mental », de préférence à tout autre, comme équivalent du sanscrit *manas*, parce qu'il s'y rattache par sa racine ; nous entendons donc, par là, l'ensemble des facultés de connaissance qui sont spécifiquement caractéristiques de l'individu humain (désigné aussi dans diverses langues par des mots ayant la même racine), et dont la principale est la raison.

Nous ne reviendrons pas ici sur la distinction de la raison et de l'intellect pur, supra-individuel, distinction qui a été reconnue, au moins théoriquement, même par certains anciens philosophes occidentaux tels qu'Aristote et les scolastiques, encore qu'ils ne paraissent pas en avoir tiré toutes les conséquences qu'elle implique. Nous dirons seulement que la connaissance métaphysique, au vrai sens de ce mot, étant d'ordre universel serait impossible s'il n'y avait dans l'être une faculté du même ordre, donc transcendante par rapport à l'individu : cette faculté est l'intuition intellectuelle. En effet, toute connaissance étant essentiellement une identification, il est évident que l'indi-



vidu, comme tel, ne peut pas atteindre la connaissance de ce qui est au de là du domaine individuel, ce qui serait contradictoire ; cette connaissance n'est possible que parce que l'être qui est un individu humain dans un certain état contingent de manifestation est aussi autre chose, en même temps (1). Il serait absurde de dire que l'homme, en tant qu'homme et par ses moyens humains peut se dépasser lui-même ; mais l'être qui apparaît en ce monde comme un homme est, en réalité, tout autre chose par le principe permanent et immuable qui le constitue dans son essence profonde. Toute connaissance que l'on peut dire vraiment « initiatique » résulte d'une communication établie consciemment avec les états supérieurs ; et c'est à une telle communication que font allusion, si on les entend dans leur sens véritable et sans tenir compte de l'abus qui en est fait parfois, des termes comme ceux d'« inspiration » et de « révélation » (2).

La connaissance directe de l'ordre transcendant, avec la certitude absolue qu'elle implique, est évidemment, en elle-même, incommunicable et inexprimable ; toute expression, étant nécessairement formelle et par conséquent individuelle, lui est, par là même, inadéquate et ne peut en donner, en quelque sorte, qu'un reflet dans l'ordre humain. Ce reflet peut aider

1. Nous faisons allusion ici à la théorie métaphysique des états multiples de l'être, à laquelle se rapporte précisément notre ouvrage actuellement en préparation, sur *Le Symbolisme de la Croix.*

2. Ces deux mots désignent au fond la même chose, mais envisagée sous deux points de vue quelque peu différents : ce qui est " inspiration " pour l'être même qui le reçoit devient " révélation " pour les autres êtres à qui il le transmet, dans la mesure où cela est possible, en la manifestant extérieurement par un mode d'expression quelconque.

certains êtres à atteindre cette même connaissance, en éveillant en eux les facultés supérieures, mais il ne saurait les dispenser de faire personnellement ce que nul ne peut faire pour eux ; il est seulement un « support » pour leur travail intérieur. Tel est le rôle des symboles, qui sont le mode d'expression le mieux approprié à l'enseignement initiatique ; tel peut être également celui du langage ordinaire, qui, lorsqu'il est appliqué aux vérités de cet ordre, prend, lui aussi, une valeur proprement symbolique. Or, le langage humain étant étroitement lié, quant à sa constitution même, à l'exercice de la faculté rationnelle, il s'ensuit que tout ce qui est exprimé ou traduit au moyen de ce langage prend forcément une forme de « raisonnement » ; mais on doit comprendre qu'il ne peut y avoir qu'une similitude purement apparente et extérieure, similitude de forme et non de fond, entre le raisonnement ordinaire, concernant les choses du domaine individuel, et celui qui est destiné à refléter quelque chose des vérités d'ordre supra-individuel. On doit comprendre aussi que celui qui, par l'étude d'un exposé dialectique quelconque, est parvenu à une connaissance théorique de certaines vérités de cet ordre, n'en a pourtant encore aucunement par là une connaissance réelle (ou « réalisée »), en vue de laquelle cette connaissance théorique ne saurait constituer rien de plus qu'une simple préparation.

Cette préparation théorique, si indispensable qu'elle soit en fait (en dehors peut-être de certains cas exceptionnels), n'a qu'une valeur de moyen contingent et accidentel ; tant qu'on s'en tient là, on ne saurait



parler d'« initiation », même au degré le plus infime. S'il n'y avait rien de plus ni d'autre, il n'y aurait là en somme que l'analogue, dans un ordre plus élevé, de ce qu'est la philosophie en toute autre spéculation similaire, car une telle connaissance, simplement théorique, n'est que par le mental, tandis que la connaissance effective est par l' « esprit » et l' « âme » (*bir-rûhi wa en-nafsi*). C'est d'ailleurs pourquoi même les simples « mystiques », au sens que ce mot a pris le plus communément dans le monde occidental, sans dépasser les limites du domaine individuel, sont cependant incomparablement supérieurs aux philosophes, voire aux théologiens, car la moindre parcelle de connaissance effective vaut immensément plus que tous les raisonnements qui ne procèdent que du mental (1).

Tant que la connaissance n'est que par le mental, elle n'est qu'une simple connaissance « par reflet », comme celle des ombres que voient les prisonniers de la caverne de Platon, donc une connaissance indirecte et tout extérieure. Passer de l'ombre à la réalité, saisie directement en elle-même, c'est passer de l' « extérieur » (*ez-zâher*) à l' « intérieur » (*el-bâten*) ; ce passage implique la renonciation au mental, c'est-à-dire à toute faculté « discursive », qui est désormais de-

1. Nous devons préciser que cette supériorité des mystiques doit s'entendre quant à leur état intérieur ; il peut arriver que, faute de préparation théorique, ils soient incapables d'en exprimer quoi que ce soit d'une façon intelligible. D'autre part, la réalisation de ces mystiques ne peut être que fragmentaire et incomplète : mais elle est en somme tout ce qui demeure possible, en fait de réalisation, là où il n'existe plus aucun enseignement initiatique et traditionnel, et on pourrait dire que la raison d'être de cette réalisation « irrégulière » est précisément de maintenir vivant ce qui peut le demeurer encore, en pareil cas.

venue impuissante, puisqu'elle ne saurait franchir les limites qui lui sont imposées par sa nature même; l'intuition intellectuelle seule est au delà de ces limites, parce qu'elle n'appartient pas à l'ordre des facultés individuelles. On peut, en employant le symbolisme fondé sur les correspondances organiques, dire que le centre de la conscience doit être alors transféré du « cerveau » au « cœur » ; pour ce transfert, toute spéculation et toute dialectique ne sauraient évidemment plus être d'aucun usage ; et c'est à partir de là seulement qu'il est possible de parler véritablement d'« initiation » (*et-Taçawwuf*). Le point où commence celle-ci est donc bien au delà de celui où finit tout ce qu'il peut y avoir de relativement valable dans les théories des philosophes ; entre l'un et l'autre, il y a un véritable abîme, que la renonciation au mental, comme nous venons de le dire, permet seule de franchir. Celui qui s'attache au raisonnement demeure prisonnier de la forme, qui est la limitation par laquelle se définit l'état individuel; il ne dépassera donc jamais celui-ci, et il n'ira jamais plus loin que l' « extérieur », c'est-à-dire qu'il demeurera lié au cycle indéfini de la manifestation. Le passage de l' « extérieur » à l' « intérieur », c'est aussi le passage de la multiplicité à l'unité, de la circonférence au centre, au point unique d'où il est possible à l'être humain, restauré dans les prérogatives de l' « état primordial », de s'élever aux états supérieurs et, par la réalisation totale de sa véritable « essence » (*ed-dât*), d'être enfin effectivement ce qu'il est virtuellement de toute éternité. Celui qui se connaît soi-même dans la « vérité » (*el-haqâqah*) de l' « Essence » éternelle et infinie, celui-là connaît et possède toutes choses en soi-même et par soi-même, car il est parvenu à l'état inconditionné qui ne laisse hors de soi aucune possibilité, et cet état, par rapport auquel tous les autres, si élevés soient-ils, ne sont que des stades préliminaires sans commune mesure avec lui, cet état qui est le but ultime de toute initiation, est proprement ce qu'on doit entendre par l' « Identité Suprême ».



René Guénon.

**Mesr, 23 rabî thâni 1349 H. (Mûlid Seyidna El-Hussein).**